

Charles Péguy (1873-1914)

Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne (1914)

(début du texte)

Tous ces débats qui se livrent depuis deux ou trois ans sur et pour et contre M. Bergson et la philosophie bergsonienne eussent été fort éclairés, (mais voulait-on les éclairer), si on avait consenti à examiner ce que nous entendons par intellectualisme. On a feint de croire que la querelle faite à l'intellectualisme était une querelle faite à la *raison*, à la *sagesse*, à la *logique*. Et à l'intelligence.

La philosophie de M. Bergson est presque aussi mal comprise par ses adversaires que par ses partisans. Et ce n'est pas peu dire. D'abord la raison n'est pas la sagesse et ni l'une ni l'autre n'est pas la logique. Et les trois ensemble ne sont pas l'intelligence. Ce sont trois, — et quatre, — ordres, ce sont trois, — et quatre, — royaumes, et il y en a beaucoup d'autres. Or la révolution, l'invention bergsonienne n'a point consisté à déplacer ces royaumes mais à y opérer une révolution de l'intérieur. Et il n'est pas étonnant que cette philosophie, qui est une philosophie de l'intérieur, aboutit non point à déplacer des royaumes par un mouvement extérieur, par une translation externe, par une substitution extrinsèque, mais à les rénover, à les creuser, à les rendre eux-mêmes en y opérant une interne révolution.

La philosophie bergsonienne n'est point une physique du transfert, une mécanique, une cinématique de la translation. C'est une organique. Et même une réorganique. Et c'est une dynamique.

Il y a des ordres, il y a des royaumes, il y a des *règnes*, il y a des disciplines. Il y a la foi ; il y a l'amour ; il y a l'art ; il y a la philosophie ; il y a la morale ; il y a la science. Et sans doute il y en aurait d'autres. Et même il faudrait dire qu'il n'y a pas seulement des royaumes : il y a des provinces. Et qui sont peut-être autant séparées que des royaumes. Car il n'y a peut-être rien qui soit aussi contraire aux arts plastiques que les arts musiciens. Et il n'y a peut-être rien qui soit aussi contrarié aux « sciences » mathématiques que les « sciences » naturelles. Et dans la *morale* je distinguerais peut-être une *civique* qui aurait mes préférences.

Le bergsonisme n'est point une géographie, c'est une géologie.

Il ne s'agit point que la Bretagne soit la Provence et que la reine Anne soit le roi René. Il s'agit que la Lorraine soit bien la Lorraine et que l'Île-de-France soit encore plus l'Île-de-France et soit bien le cœur et la tête.

Le bergsonisme n'est aucunement une philosophie de métathèse et de métonymie.

Ou pour parler un langage platonicien et anteplatonicien, il ne s'agit pas que l'un soit l'autre. Il s'agit d'approfondir l'un, et d'approfondir l'autre.

Le bergsonisme ne fait pas des cartes compartimentées.

De même que les révolutions de l'anatomie et de la physiologie dans les sciences naturelles n'ont point consisté à opposer le *règne* animal au *règne* végétal ou réciproquement mais à poursuivre *parallèlement* dans les deux règnes une certaine resituation de la pensée en face de deux réalités parallèles, ainsi la révolution de la philosophie bergsonienne n'a point consisté à opposer ni à déplacer les royaumes de la pensée ni de l'être. Elle a consisté à poursuivre *parallèlement* dans tous les royaumes, dans tous les ordres, dans toutes les

disciplines une certaine resituation de la pensée en face de ces réalités parallèles.

Il ne faut donc pas dire que le bergsonisme soit une philosophie pathétique ni une philosophie du pathétique ni qu'elle oppose le pathétique ou le pathétisme au logique, ou au mathématique, ou au scientifique, ou au rationnel, ou à la sagesse, ni qu'elle essaie ni qu'elle se propose de substituer le pathétique à tout cela. C'est à l'intérieur même du pathétique qu'elle opère, comme c'est parallèlement à l'intérieur du logique ou du mathématique. Car il y a un intellectualisme du pathétique comme il y a un intellectualisme du logique, ou du mathématique, ou de tous les autres. Et. partout, c'est le même.

Il faut renoncer à cette idée que le pathétique forme un royaume inférieur. Il est comme les autres, il est comme dans Molière, il est inférieur quand il est inférieur, et il n'est pas inférieur quand il n'est pas inférieur. Il ne fait pas exception à ces règles générales de niveau. Il n'est point inférieur en lui-même, parce qu'il est le pathétique. Il est inférieur quand il est de mauvaise, de basse qualité. Quand il est du bas pathétique. Il n'est pas inférieur quand il n'est pas de basse qualité. On ne me fera jamais dire que le comique est un genre inférieur. Quant au tragique j'avoue que je ne vois rien d'humain qui soit supérieur au *pathétique* de Sophocle et que pour un demi-chœur d'*Antigone* je donnerais les trois *Critiques* précédées d'un demi quarteron de *Prolégomènes*. Et par là je ne veux pas dire seulement, ce qui est entendu, que je les donnerais en beauté, *sub specie pulchri*, mais que je ne les donnerais pas moins en vérité, en réalité, *sub specie rei ac realitatis*. Et qu'il y a dans ce *pathétique* infiniment plus et autrement que dans cette *critique* une *connaissance*, un approfondissement de la nature, de la réalité de l'homme et de la fatalité.

Il faut renoncer à cette idée que la passion soit trouble (ou obscure) et que la raison soit claire, que la passion soit confuse et que la raison soit distincte. Nous connaissons tous des passions qui sont claires comme des fontaines et des raisons au contraire qui courent toujours après les encombrements de leurs trains de bagages. On ne peut même pas dire que la passion est riche et que la raison et que la sagesse est pauvre, car il y a des passions qui sont plates comme des billards et il y a des sagesse et il y a des raisons qui sont pleines et mûres et lourdes comme des grappes.

Il faudrait renoncer une fois pour toutes à cette idée de constituer une fois pour toutes des hiérarchies où ce seraient les différents ordres, les différents royaumes qui seraient non seulement échelonnés mais fixés dans leur échelonnement. Cette solution est une solution de paresse, cette fixation est une fixation de paresse. C'est à l'intérieur des différents ordres, des différents royaumes qu'il faut chercher, qu'il faut poursuivre, qu'il faut reconnaître des hiérarchies, des subordinations, des coordinations parallèles. De valeur, de mérite, de clair, de trouble, de distinction, de profondeur. Des hiérarchies parallèles, comparables, correspondantes, et sans doute communicantes.

Ici encore les uns elles autres se trompent, ou plutôt les uns et les autres abusent. Mais de la même erreur et du même abus. Au lieu de convenir qu'il y a des passions profondes et des passions superficielles les romanciers veulent que ce soit la passion, comme telle, qui soit elle-même, en son essence, profonde. Ils veulent qu'elle n'ait qu'à se montrer, à être la passion, pour être profonde. Parce qu'ils veulent qu'eux-mêmes n'aient

qu'à se montrer, à traiter et même à parler de la passion pour être des profonds et des mystérieux. Et par contre et rencontre les antiromanciers, les critiques veulent que ce soit la critique, comme telle, qui soit, elle-même, en son essence, claire. Ils veulent qu'elle n'ait qu'à se montrer, à être la critique, pour être claire. Parce qu'ils veulent qu'eux-mêmes n'aient qu'à se montrer, à traiter et même à parler de critique pour être des clairs et des illuminateurs. Mais moi qui n'ai aucun système et qui à cause de cela ne ferai aucune fortune, (je dis même intellectuelle), je suis forcé d'avouer que je vois des critiques fort troubles et des pathétiques fort clairs, comme je vois des critiques profonds et des pathétiques fort superficiels.

Au fond les romanciers voudraient n'avoir qu'à être des romanciers pour être profonds. Non mes enfants, il faut, *en outre*, être des romanciers profonds. Et les critiques voudraient n'avoir qu'à être des critiques pour être clairs. Non messieurs. Il faut, *en outre*, être des critiques clairs.

*

Note conjointe sur Descartes et la philosophie cartésienne (écrit en juin 1914, posthume)

(début du texte)

Mais l'ordre que j'ai tenu en ceci a été tel. Nous verrons plus tard quel a été cet ordre. Nous avons bien le temps de le voir. Ce qui importe, ce qui a marqué le monde c'est cette résolution de tenir un ordre. Et c'est de l'avoir annoncé en de tels termes.

Premièrement j'ai tâché de trouver en général¹ les principes ou premières causes de tout ce qui est ou qui peut être dans le monde, sans rien considérer pour cet effet que Dieu seul qui l'a créé, ni les tirer d'ailleurs que de certaines semences de vérités qui sont naturellement en nos âmes. Après cela, j'ai examiné quels étaient les premiers et les plus ordinaires effets qu'on pouvait déduire de ces causes ; et il me semble que par là j'ai trouvé des cieux, ...

Eh bien je dis : qu'importe. Nous savons bien qu'il ne les a pas trouvés, les cieux. On les avait trouvés avant lui. Ou plutôt ils s'étaient trouvés tout seuls. La création a eu besoin de son Créateur, pour être. Pour devenir, pour naître, pour être faite. Elle n'a pas eu besoin de l'homme, ni pour être, ni même pour être connue. Les cieux se sont bien trouvés tout seuls. Et ils ne se sont jamais perdus. Et ils n'ont pas besoin de nous pour se retrouver perpétuellement dans leurs orbes.

On les avait trouvés avant lui. Eux-mêmes ils s'étaient trouvés avant lui. Je dis : qu'importe. L'audace seule m'intéresse. L'audace seule est grande. Y eut-il jamais audace aussi belle ; et aussi noblement et modestement cavalière ; et aussi décente et aussi couronnée ; y eut-il jamais aussi grande audace et atteinte de fortune, y eut-il jamais mouvement de la pensée comparable à celui de ce Français qui a *trouvé* les cieux. Et il n'a pas trouvé seulement les cieux. Il a trouvé des astres, une terre. Je ne sais pas si vous êtes comme moi. Je trouve prodigieux qu'il ait trouvé une terre. Car enfin, s'il ne

l'avait pas trouvée. Et non seulement une terre mais *même sur la terre de l'eau, de l'air, du feu, des minéraux et quelques autres telles choses qui sont les plus communes de toutes et les plus simples, et par conséquent les plus aisées à connaître. Puis, lorsque j'ai voulu descendre à celles...*, alors, mais alors seulement il ne les a plus trouvées et il a eu besoin que la discrimination de l'expérience vînt au-devant de lui. Jusqu'alors, (dit-il), (croit-il), il n'en avait pas eu besoin. Il suivait la route royale, qui ne trompe pas. C'est seulement en arrivant dans cette forêt de Fontainebleau qu'il a hésité à la Croix du Grand-Veneur. Il est permis de se demander, (nous l'avons fait nous-mêmes), si cette discrimination de l'expérience n'était pas venue au-devant de lui et s'il n'avait pas eu besoin qu'elle vînt au-devant de lui beaucoup plus tôt. Qu'importe. Il croit, il veut avoir déduit tout cela, et de Dieu même, à peine en passant par les principes ou premières causes, à peine en s'aidant des idées innées, de ces *certaines semences de vérités qui sont naturellement en nos âmes*, et qui elles-mêmes sont déduites, ou sensiblement, des principes et de Dieu. Nous savons bien qu'il n'eût pas trouvé les cieux et les astres et une terre s'il n'en avait pas entendu parler. Je dirai plus. Nous savons bien qu'il n'eût pas trouvé les principes mêmes ou premières causes de *tout ce qui est ou qui peut être dans le monde* et qu'il n'eût pas trouvé les idées innées, ces *certaines semences de vérités qui sont naturellement en nos âmes* s'il n'en avait pas aussi entendu parler, c'est-à-dire s'il n'avait pas eu, comme tout homme, une certaine *expérience* des opérations de la pensée, je dirai même une certaine expérience de l'événement des opérations de la pensée. Je dirai plus. Nous savons bien qu'il n'eût pas trouvé Dieu même s'il n'en avait pas entendu parler, et s'il ne l'avait pas entendu parler, c'est-à-dire s'il n'avait pas eu, comme tout homme réellement métaphysicien, comme tout homme né métaphysique, (et il faut le dire comme tout homme né chrétien et Français), une certaine expérience de Dieu. J'irai jusqu'à dire : une certaine expérience de l'événement de Dieu. L'expérience n'est pas venue au-devant de lui seulement jusqu'au commencement des choses qui étaient plus particulières. Elle est venue au-devant de lui jusqu'au commencement du commencement. Qu'importe. Descartes, dans l'histoire de la pensée, ce sera toujours ce cavalier français qui partit d'un si bon pas.

Ces grandes philosophies sont d'immenses et d'heureuses et profondes explorations. Les sots croient qu'entre elles se contredisent. Les sots ont raison. Elles se contredisent. Les sots croient qu'en elles-mêmes souvent, à l'intérieur d'elles-mêmes elles se contredisent. Les sots ont raison. Souvent elles-mêmes à l'intérieur d'elles-mêmes elles se contredisent. Les unes disent que l'éléphant est un animal énorme, les autres que l'éléphant est un animal un peu moins énorme. Oui, mon ami, car les unes parlent de l'éléphant d'Afrique, et les autres de l'éléphant d'Asie.

Ces grands philosophes sont des explorateurs. Ceux qui sont grands ce sont ceux qui ont découvert des continents. Ceux qui ne sont pas grands ce sont ceux qui

¹ Je n'ai pas besoin de dire que je cite ce Descartes d'après l'édition la moins savante que j'ai pu trouver. Ce n'est pas à un vieux typographe comme moi qu'il faut venir raconter ce que c'est qu'une édition savante.

n'ont pensé qu'à se faire recevoir solennellement en Sorbonne.

Il y a un certain monde, un univers de la pensée. Sur la face de ce monde peuvent se dessiner des géographies. Dans la profondeur de ce monde peuvent s'approfondir et se graver des géologies. Le public pour ainsi dire toujours croit et les philosophes presque toujours croient qu'ils se querellent les mêmes terres. Ni les uns ni les autres ils ne voient pas qu'ils s'enfoncent dans des continents disparates.

C'est déjà beaucoup que d'avoir découvert l'Amérique. C'est beaucoup que d'avoir pénétré au cœur de l'Afrique. Que celui qui a découvert l'Amérique soit donc intitulé Américain. Et que celui qui a pénétré au cœur de l'Afrique soit salué du titre de deuxième, ou de cinquième, ou de sixième Africain. *Sextus aut septimus ille Africanus*. Tandis que si nous voulons que l'un, et que l'autre, et que chacun de tous ait découvert « la terre », évidemment nous risquons de briser l'Américain sur l'Afrique, et sur l'Amérique, l'Africain.

Il y a une certaine éternité temporelle et spirituelle des philosophies qui vient de là. Il faut bien qu'un jour l'histoire arrive à se ranger à la géographie, comme la géographie s'est rangée à la géologie. On peut vous arracher le temporel que vous avez. On peut peut-être vous arracher le spirituel que vous avez. On ne peut pas vous arracher d'avoir eu ni le temporel ni le spirituel que vous avez eu. On peut abdiquer du temporel et peut-être du spirituel que l'on a. On ne peut pas abdiquer d'avoir eu ni le temporel ni le spirituel que l'on a eu. Il ne peut y avoir ici aucun désistement. Rien ne peut ôter à Christophe Colomb d'avoir découvert l'Amérique. C'est toujours l'histoire de ce malheureux garçon qui parlait de donner sa démission d'ancien élève de l'École Polytechnique.

C'est ce qu'on aime généralement à nommer la justice de l'histoire. Je ne crois pas du tout à l'histoire. Je crois peu aux justices temporelles. Et j'ai toujours pensé que la meilleure réparation c'était de ne pas être vaincu. Il vaut mieux parler d'une sorte de ventilation pour ainsi dire infaillible qui fait qu'en fin de compte la balle est de la balle et l'avoine est de l'avoine :

*À vous, troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez...*

*(Jeux rustiques – D'un vanneur de blé,
aux Vents)*

C'est par de tels jeux rustiques, en définitive, que les grandes philosophies reviennent aux grands philosophes.

Comme les continents, comme les grandes explorations revenaient aux grands explorateurs.

Il y a des zones immenses de pensée, il y a des climats de la pensée. Il y a un monde, un univers de la pensée et dedans il y a des races de la pensée. Une grande philosophie se reconnaît à ceci, qui ne va pas sans un certain appareil.

Deux amis se promènent. Deux et non pas trois, car à trois on ne sait plus ce que l'on dit. À trois on est orateur, on est sérieux, on est sentencieux, on est éloquent, on est prudent, (tous les vices). À trois on est circonspect ou on fait le téméraire. (Cela revient au même). On craint ou on brave. (C'est le même

sentiment). On fait le moral, ou l'immoral. (C'est la même chose). Trois, c'est le commencement du parlementarisme.

Deux amis sortent de cette petite boutique. Ils vont se promener. L'écrasant tracés de cette vie de Paris, toute de labeur, leur laisse le temps de quelque respiration. Ils ont trois quart d'heure, cinquante minutes {p. 65} devant eux. À trois on est forcé de parler. Mais à deux on peut causer. Et comme la tentation de la philosophie est la plus présente pour qui en a une fois pris le goût, ils parleront sans conviction de quelques bas événements temporaires, puis ils seront bien forcés de causer de philosophie.

Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas du même tempérament de pensée, cela n'a aucune importance. Évidemment il vaudrait mieux qu'ils fussent de tempéraments adversaires. Le dialogue en serait peut-être plus poussé. Mais (en philosophie) on arrive à s'entendre même avec ses amis, et même avec ses alliés. Voici nos deux hommes sortis de cette honorable boutique. Ni l'un ni l'autre ils n'ont part aux accroissements des puissances temporelles. Ni l'un ni l'autre ils n'ont part aux accroissements des puissances spirituelles. Ni l'un ni l'autre ils n'exercent aucunes magistratures. Ils ne sont que ce qu'ils sont. Ils ne valent que ce qu'ils valent. Ni l'un ni l'autre ils n'ont part aux accroissements des puissances intellectuelles. La Sorbonne leur a conféré une licence d'enseigner dont ils usent tant qu'ils peuvent. Peu. Mais ils ne s'y sont jamais fait faire docteurs.

Les voilà bien les hommes dans la rue. Une pente fatale leur fait descendre le boulevard Saint-Germain. De quoi parleraient-ils qui fut plus pressant que le problème de l'être. L'un est le seul adversaire de Bergson qui sache de quoi on parle. L'autre est, après Bergson, et j'oserais presque dire avec Bergson, le seul bergsonien qui sache aussi de quoi on parle. Il a été l'élève et plus que l'élève de Bergson à l'École Normale. Il a gardé pour Bergson une fidélité filiale.

Nous les supposons également de bonne foi. Non par vertu, mais par bonne foi. Ils commencent donc par mettre dans le même sac les bergsoniens et les antibergsoniens. Et ce n'est pas un sac de valeurs, je vous prie de le croire. Cette opération faite, ils se retrouvent, ils se trouvent ce qu'ils sont. L'un est (en philosophie) un critique acharné de sévérité absolue. L'autre est un bon chrétien. Il est même plus bon chrétien qu'il ne voudrait. Je veux dire que ça lui coûte plus cher qu'il ne voudrait, d'être bon chrétien. Celui qui n'est pas chrétien est beaucoup plus fort en mathématiques. Celui qui est chrétien est malheureusement devenu très fort en beaucoup de choses qui ne sont pas en elles. Celui qui n'est pas chrétien est animé contre Bergson d'une véritable animosité personnelle, inépuisable. L'autre essaie vainement de l'en guérir. *Et ne s'en console pas*. L'autre, (*le bergsonien*), a constamment l'impression, et le dit à l'autre, (à l'antibergsonien), qui le sait, et qui le dit, qu'un homme manque à leur entretien, qu'il y faudrait un homme qui viendrait en tiers, et que cet homme est précisément Bergson. Lui seul préside en pensée à leur entretien. Lui seul saurait mesurer le jeu. (Ce jeu grave). Lui seul saurait évaluer, lui seul saurait goûter, lui seul saurait apprécier. Lui seul saurait se réjouir de telle déliaison, entrer dans telle vue, pénétrer dans telle profondeur. Il manque, et on ne parlera que de lui.

On voudrait assez qu'il fût le juge du camp. Qui le voudrait ? L'un ; et peut-être encore plus l'autre. Le partisan peut à la rigueur se passer de la présence du patron. Quoi de plus doux pour l'adversaire en pensée que de sentir la présence de l'adversaire. Il y a tel coup, dans cette parfaite escrime, qui ne pourrait être démontré que par lui.

Nous les supposerons quadragénaires, (nos deux hommes), c'est-à-dire d'un autre monde, d'un autre univers, d'une autre création que s'ils ne l'étaient pas. Car à quarante ans on sait, depuis cinq ans, qui on est. Nous les supposerons débarrassés de tout, ayant complètement oublié l'école, sans souci de la gloire, naturellement, sans idée de briller, sans pensée même de paraître. Ils suivent seulement leur pente. Ils aiment de philosopher comme un vice. C'est la seule façon d'aimer.

Nous les supposerons animés de ce certain sentiment qui les fait également et profondément et pour ainsi dire mutuellement respectueux de la pensée. Ils auront ce certain goût propre de la pensée sur lequel rien ne donne le change et qui divise les hommes en barbares et en cultivés. Ils auront ce goût propre qui est en même temps une gourmandise et une passion profonde, à nulle autre pareille. Une passion d'un certain goût propre sur lequel, et sur laquelle rien ne peut tromper. Une passion qui comme un vice rassemble, et du plus loin, les êtres apparemment les plus hétéroclites ; et les plus hétérodoxes. Mais ils se comprennent à de certains signes. Et ils s'entendent avant que de parler. Et ils se trouvent avant que de se chercher.

Un goût secret les rassemble ou si vous voulez les assemble des coins les plus secrets et de préférence des partis les plus contraires. Je ne dis pas seulement des partis politiques les plus contraires. Je dis aussi des partis intellectuels les plus contraires, des partis spirituels les plus contraires. Ils aiment les beaux joueurs. Ils aiment mieux les partenaires que les partisans. Ils se reconnaissent entre eux avant que de s'être dit un mot. Ils ont un goût secret pour l'adversaire. Ils ont un mépris secret pour le partisan. L'adversaire n'est pas seulement utile. Il n'est pas seulement le point d'appui et le fleuret indispensable. Il n'est pas seulement l'inévitable complice. Il est infiniment plus et infiniment mieux. Il n'est pas seulement L'amateur. Les partisans sont des amateurs. Mais l'adversaire est le professionnel. Il est celui qui sait de quoi on parle. Il aime ce que l'on connaît si bien (la thèse adverse, toujours présente). Et il connaît si bien ce que l'on aime, la chère thèse de pensée, infiniment plus profonde que ce que l'on en fait voir, infiniment plus filleule et plus affectueusement fomentée que ce qu'on en peut laisser voir. Et il connaît si bien les rebords de la mauvaise foi, et que d'aimer, c'est de donner raison à l'être aimé qui a tort.

Et que c'est de défendre ce que l'on sait bien qui est indéfendable.

Tous les deux nous les supposerons éclairés de ce mutuel regard, entendus de cette mutuelle entente, animés de ce mutuel respect. Tous les deux et l'un vers l'autre ils sont mutuellement complices de ceci : qu'ils savent l'incomparable dignité de la pensée, qu'envers et contre tout le reste du monde, envers et contre tous les barbares ils savent que rien n'est aussi grave et aussi sérieux que la pensée.

Ils ne seront donc pas émus de ce qu'il peut y avoir de comique et d'apparemment détaché dans leurs propos. Tous les deux classiques, (comment peut-on ne pas être

classique), ils savent que rien n'est aussi grave et aussi sérieux que le comique, et que rien n'est aussi parallèle et aussi apparenté au tragique. D'autre part, une longue expérience de la peine et de la fidélité leur a de longue date enseigné ce qu'il y a d'attachement douloureux et jaloux sous ces détachements de circonstance. Et que ce n'est pas une élégance et une politesse mais une secrète décence et la plus grande pureté.

Ils sont mutuellement respectueux encore en un double et en un triple sens. Respectueux de la pensée, en elle-même, comme étant incomparablement digne et d'un prix incomparable. Respectueux de la pensée comme d'une sorte d'œuvre et d'opération statuaire qu'il faut se garder comme d'un crime de déflorer. Respectueux de la pensée comme de la plus belle et la plus chère et la plus secrète création. La saluant partout où elle est. Non pas seulement d'un salut d'escrime, mais d'un salut de culte et d'estimation singulière.

Étant respectueux de la pensée, ils sont naturellement respectueux des personnes. Ils seraient volontiers kantians sur ce point, bien qu'ils n'aiment pas Kant. Ou plutôt ils aimeraient bien Kant. Mais c'est lui qui ne se laisse pas aimer. Et puis Kœnigsberg est bien loin. Regis mons. Et puis Kœnigsberg est bien dur. Si encore il était né à Weimar.

Ils ont aussi cette idée que Kant il ne savait pas. Que c'est entendu, qu'il s'est bien appliqué. Mais que tout de même il manquait par trop de ce qu'il faut, d'un certain temporel, d'une vie, et de cette fortune et de cette grâce qui consiste à être malheureux d'une certaine sorte inexpiable.

Ils ont cette idée que Kant c'est très bien fait mais que précisément les grandes choses du monde n'ont pas été des choses très bien faites. Que les hautes fortunes n'ont jamais couronné les parfaits appareils de mécanismes. Que les réussites inoubliables ne sont jamais tombées sur les impeccables serrureries. Que quand c'est si bien fait que ça ça ne réussit jamais, ça ne reçoit jamais ce gratuit accomplissement, ce gracieux couronnement d'une haute fortune. Que quand c'est si bien fait que ça il manque justement de ne manquer de rien, ce on ne sait quoi, cette ouverture laissée au destin, ce jeu, cette ouverture laissée à la grâce, ce désistement de soi, cet abandonnement au fil de l'eau, cette ouverture laissée à l'abandonnement d'une haute fortune, ce manque de surveillance, au fond, ce parfait renseignement, cette parfaite connaissance de ce que l'on n'est rien, cette remise et cette abdication qui est au fond de tout véritablement grand homme. Cette remise aux mains d'un autre, ce laissons aller, ce 'et puis je ne m'en occupe plus' qui est au creux des plus hautes fortunes. Kant s'en occupe tout le temps. Du kantisme. Ce n'est pas la manière de réussir dans le monde. Les vers les plus beaux ne sont pas ceux dont on s'est occupé tout le temps. Ce sont ceux qui sont venus tout seuls. C'est-à-dire, en définitive, ceux qui ont été abandonnés. À la fortune.

Respectueux, épris de la pensée, respectueux des personnes, nos deux hommes évitent avec un soin jaloux de se blesser l'un l'autre. Ils aimeraient mieux peut-être ne point s'engager à fond dans l'idée qui leur est la plus chère, masquer jusqu'à une autre fois, remettre à plus tard, plutôt que de blesser l'autre. Ils veillent à ceci avec une attention scrupuleuse, avec une rouerie méticuleuse, avec une tendre et mélancolique, avec une sournoise et infaillible habileté. Ils ont quarante ans. Ils savent qu'une blessure ne se guérit jamais. Et que la plus imperceptible est aussi celle qui

ne pardonnera pas. Par ailleurs ils savent que l'amitié est d'un prix unique, qu'elle est infiniment rare, que rien ne la remplace ; qu'elle est infiniment sensible. Respectueux de la pensée, respectueux des personnes je dirai qu'ils en sont venus à respecter leur propre personne. Non point au sens kantien, naturellement. Il s'agit bien de Kant. Kant à leurs yeux n'est plus qu'un officiel, un malheureux professeur attentif. Il s'agit bien de cela. De même qu'ils ont une peur malade de se blesser l'un l'autre, ils ont la même peur malade de se blesser chacun soi-même. Une longue expérience de peine, une lièvre incoercible, une incapacité de cicatrisation, la contusion toujours présente d'une impérissable meurtrissure leur ont appris que la blessure que l'on se fait soi-même est la plus inguérissable de toutes. Comme elle est de toutes la mieux placée, la seule bien placée. Par besoin de nous mettre au centre de misère. Et pour bien nous placer dans l'axe de détresse. Ils savent que la blessure qu'on se fait à soi-même est la seule savante et la seule infaillible. Et qu'elle fait mal. Et que ça fait mal, d'avoir mal. Se vaincre soi-même, disent les manuels. Se vaincre soi-même ils savent que c'est la seule manière infaillible d'être vaincu. La seule savante. La seule parfaite. La seule hermétiquement jointe, sans une cassure, sans un raccord, sans une échappatoire. La seule vraiment affreuse et pour tout dire la seule authentique.

[...]

Ainsi semblables, ainsi différents ; ainsi ennemis, mais ainsi amis ; ainsi étrangers, ainsi compénétrés ; ainsi enchevêtrés ; ainsi alliés et ainsi fidèles ; ainsi contraires et ainsi conjoints nos deux philosophes, ces deux complices, descendent donc cette rue. Une autre différence, profonde, marche entre eux mais ne les disjoint pas. C'est une différence entre deux remontante, une autre différence de race, plus subtile, une scission de fissuration peut-être encore plus disjoignante. Le Juif sait lire. Le chrétien, le catholique ne sait pas lire. Dans la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent le Juif peut remonter de génération en génération et il peut remonter pendant des siècles : il trouvera toujours quelqu'un qui sait lire. Quand il remonterait à quelque marchand de bœufs des plaines de la *pulta* ou à quelque marchand de chevaux des immensités du *tchernosioum*, quand il remonterait à quelque marchand d'allumettes du Bas Empire ou d'Alexandrie ou de Byzance ou à quelque Bédouin du désert, le Juif est d'une race où l'on trouve toujours quelqu'un qui sait lire. Et non seulement cela, mais lire pour eux ce n'est pas lire un livre. C'est lire le Livre. C'est lire le Livre et la Loi. Lire, c'est lire la parole de Dieu. Les inscriptions mêmes de Dieu sur les tables et dans le livre. Dans tout cet immense appareil sacré le plus antique de tous, lire est l'opération sacrée comme elle est l'opération antique. Tous les Juifs sont lecteurs, tous les Juifs sont liseurs, tous les Juifs sont récitants. C'est pour cela que tous les Juifs sont visuels, et visionnaires. Et qu'ils voient tout. Pour ainsi dire instantanément. Et que d'un seul regard ils parcourent, ils couvrent instantanément des surfaces. Peut-être une pénétration plus profonde et pour ainsi dire moelleuse est-elle réservée à celui qui ne sait pas lire (on m'entend bien) et peut-être une troisième dimension est-elle accordée à celui qui n'est pas visuel. Quoi qu'il en soit, et l'introduction de ce battement, ou plutôt de la considération de ce battement, est d'une conséquence presque infinie, dans la catégorie sociale à

laquelle nous nous référons, et qui est peut-être la seule importante, le catholique, ou plutôt commençons par l'autre bout, le Juif est un homme qui lit depuis toujours, le protestant est un homme qui lit depuis Calvin, le catholique est un homme qui lit depuis Ferry. Un autre jour, et que je ne tiendrai pas à nous entretenir uniquement de Descartes, il faudrait essayer de retenir et d'examiner quelques conséquences de ce classement. Elles me paraissent infinies. Nul peut-être ne peut le sentir autant que moi. Quand je suis en présence de Pécaut, je suis en présence d'un homme qui lit depuis Calvin. Quand je suis en présence de M. Benda, je suis en présence d'un homme qui lit depuis toujours. Quand je suis en présence de moi, je suis en présence d'un homme qui lit depuis ma mère et moi.

[...]

Quand il est vraiment fatigué son appareil mental lui refuse tout service. (Comme à tout le monde, mais il a encore cet orgueil de vouloir que ce soit beaucoup plus et pour ainsi dire beaucoup plus éminemment qu'aux autres). Et son appareil d'écriture lui manque le premier, sa machine à écrire, et lui manque carrément, tout ce qu'on apprend chez Janet, sa machine à faire la graphie, ses images visuelles et appareils moteurs. Il veut y voir une rançon justement de ce que ses grands-pères ne savaient ni lire ni écrire. Sa race n'a pas encore eu le temps de s'habituer. Ni les images visuelles n'ont eu le temps de lui entrer dans la mémoire. Ni les appareils moteurs n'ont eu le temps de lui entrer dans la main. Il est le premier de sa race qui écrit. Comment s'étonner que sa race en lui ne sache pas encore écrire, ou enfin ne sache pas bien. Qu'elle ait si souvent et tant de manques dans l'écriture. Tant de défaillances. Tant de défauts. Ce sont les ratés d'une machine non assouplie, non habituée, non entraînée, et qui n'est mise en branle que depuis une ou deux générations. Mais plus affreux sera ce défaut, plus affreuse sera cette rançon, plus précieux sans doute sera le bien dont elle sera la rançon, et ce bien sera justement d'être sorti d'une race, de tremper directement dans une race encore toute plongée dans le secret de ne pas savoir lire, dans le silence et l'ombre de n'avoir jamais porté la main sur une plume.

Mettre la main à la plume, ce solennel propos du troupiér légendaire lui paraît plein d'un sens mystérieux. *Mes chers parents, je mets la main à la plume, c'est pour vous dire que le capitaine...* Il entrevoit à ces mots un sens redoutable. Ainsi passe son père, qu'il n'a pas même connu, passé sa mère nul de sa race n'a jamais mis la main à la plume. Et sa mère même a une écriture si gauche, si maladroite, si peule et si manuelle, si peu écrivain. Il est le premier, et comme seul. Lui-même si maladroit. Et vraiment si peu habitué. Avec ses gros doigts maladroits où toutes les engelures de l'enfance ont laissé leurs difformités.

Cette plume, son instrument propre, elle lui paraît un instrument dangereux. Il la découvre un instrument dangereux. Mais il y a des compensations. Quand ça marche bien, quand les mécanismes sont montés, quand il écrit, il ne trouve pas que c'est un instrument dangereux. Quand ça ne marche plus, quand les mécanismes sont démontés, quand il est sans nerf devant son papier commun, il peut se dire que c'est très bien de ne pas savoir écrire, d'être un mécanisme démonté, parce que c'est un brevet d'inhabitude. (L'habitude étant, dans ce système, le plus dangereux, le seul dangereux ennemi). Un brevet d'être nouveau.

Il y a dans l'écriture un durcissement propre. Il y a dans l'imprimé un vieillissement propre. Les jours où il ne peut pas travailler, l'homme se dit que c'est la preuve que par la nouveauté de sa race intellectuelle il échappe à ce durcissement, à ce vieillissement, que c'est la preuve qu'il n'est pas un être habitué.

Quoi qu'on écrive, (et ce serait une autre question), il y a dans l'écriture même un durcissement. Quoi qu'on fasse imprimer, (et ce serait une autre question), il y a dans l'imprimé un vieillissement et une vulgarité. (Le vulgaire, dans ce système, étant le contraire du commun). (Le vulgaire est de la foule, le commun est au contraire du peuple). Les jours où ça va bien, notre homme fait comme tout le monde. Il écrit et fait imprimer. Les jours où ça va mal, il se rappelle qu'écrire et faire imprimer sont les premiers durcissements et vieillissements de la mort.

Quoi qu'on écrive, il y a dans l'écriture un durcissement qui ne sera plus assoupli. Quoi qu'on fasse imprimer il y a dans l'imprimé un piétinement de mémoire que nulle abrogation n'effacera jamais. On a trop foulé ce sentier. (Quand même ce seraient de belles traces). On a trop marché sur cette roue. (Quand même ce seraient des armées victorieuses). Quand l'homme était cendre et poudre, son néant même était grand. Son néant même était beau. C'était encore de la terre. Et même quand il était de la boue sa bassesse même était grande. Cette boue, c'était encore du limon de la terre. Le creux même de la route était encore de la terre et l'ornièr de la route était comme un sillon. Nos malheureuses mémoires modernes ne sont plus que des macadams. Et toujours les encombrements de ces trains de bagages.

Il y a un raidissement de l'inscription, il y a un durcissement de l'écriture ; et il n'y a pas seulement une dureté de l'imprimé : il y a les innombrables duretés superposées des innombrables imprimés. Tout homme moderne est un misérable journal. Et non pas même un misérable journal d'un jour. D'un seul jour. Mais il est comme un misérable vieux journal d'un jour sur lequel, sur le même papier duquel on aurait tous les matins imprimé le journal de ce jour-là. Ainsi nos mémoires modernes ne sont jamais que de malheureuses mémoires fripées de malheureuses mémoires savatées.

L'illettré des anciens temps lisait au livre même de la nature. Ou plutôt il était du livre même, il était le livre même de la création. Le lettré de tous les anciens temps était un homme de livre(s) et lui-même il était un ou quelques livres. Le moderne est un journal, et non pas seulement un journal mais nos malheureuses mémoires modernes sont de malheureux papiers savatés sur lesquels on a, sans changer le papier, imprimé tous les jours le journal du jour.

Et nous ne sommes plus que cet affreux piétinement de lettres.

Nos ancêtres étaient du papier blanc et le lin même dont on fera le papier. Les lettrés étaient des livres. Nous modernes nous ne sommes plus que des macules de journaux.

[...]

Derrière sa mère, derrière son père, qu'il n'y a pas même connu, cette muraille, cette silencieuse paroi, ce rang de quatre illettrés. Et une parole remonte à l'homme du fond des temps : *La lettre tue.*

Littera occidit. Littera necat. Comme tant d'autres il savait ce mot de meurtre et il ne savait pas que c'était un mot de meurtre. Il répétait ce mot de meurtre et il ne

voyait pas que c'était un mot de meurtre. Il n'avait pas pris littéralement cette rédargumentation de la lettre. Il n'avait pas pris au pied de la lettre cette rédargumentation de la lettre.

Cette parole que la lettre était un instrument de meurtre et peut-être le seul instrument de meurtre.

Et que dans la lettre était l'appareil même de la mort.

Et comme échappé d'un immense danger il considère ses ancêtres qui ne connaissaient pas la lettre. Un mot de sa grand-mère, oublié quarante ans, lui remonte soudain : *Je ne sais pas mes lettres*, ou : *Je n'ai jamais su mes lettres*, ou : *On ne m'a jamais appris mes lettres*, disait-elle un peu honteuse (ou animée de quel secret orgueil) ; car en même temps elle se considérait un peu (et même beaucoup) comme une curiosité, comme une rareté, comme un être d'un autre temps. (Elle ne croyait pas si bien dire. Elle était rudement d'un autre temps). Elle était fort intelligente. Elle voyait bien à quoi elle assistait. Elle voyait bien toute la montée de l'enseignement primaire. Elle voyait bien que tout le monde allait à l'école.

— *Je n'ai jamais été à l'école*, disait-elle ; ou de préférence :

— *On ne m'a jamais envoyé à l'école*. Quelquefois elle expliquait :

— *À cet âge-là je travaillais*. Ou de préférence :

— *À cet âge-là tout le monde travaillait*.

Je voudrais bien savoir si il y a un âge, à présent, où tout le monde travaille ; et à quel âge tout le monde travaille. Elle n'avait pas été à l'école, mais elle avait été au catéchisme.

Elle disait encore :

— *On ne savait même pas ce que c'était qu'une école*.

Elle disait encore :

— *Je ne sais même pas lire les noms des rues*.

Et elle disait encore :

— *Je ne sais pas lire le journal*.

Le *journal*, la plus grande invention depuis la création du monde et certainement depuis la création de l'âme, car il touche, il atteint à la constitution même de l'âme. Le *journal*, seconde création. Spirituelle. Ou plutôt commencement, point d'origine de la décréation. Spirituelle.

Point d'origine d'une deuxième création. Ou plutôt point d'origine d'une dégradation, d'une déformation, d'une altération qui constitue réellement le commencement de la décréation. Au moins de la décréation de la création éminente, de la création essentielle, de la création centrale, de la création profonde qui est la création spirituelle. Et en elle, par elle, des autres. Et ici il faut bien s'entendre.

Je suis convaincu qu'il y a des bons et des mauvais journaux. Je suis convaincu surtout qu'il en a des mauvais. Et il y a aussi ceux qui sont bons et mauvais. Dans des proportions variées. J'admets qu'il y ait tout un échelonnement. J'admets que nous ferons une table des valeurs. Eh bien ce que je dis, c'est que ce n'est pas cette table des valeurs qui m'intéresse.

C'est le registre même où il se fait qu'elle est une table des valeurs.

Je suis convaincu qu'il y a des bons et des mauvais imprimés. Et peut-être beaucoup d'entre-deux. Je suis convaincu qu'il y a une bonne et une mauvaise presse ; et peut-être beaucoup d'entre-deux. Ce qu'il y a de bon, c'est que la bonne presse est quelquefois mauvaise et peut-être souvent ; et que la mauvaise presse n'est jamais bonne. C'est toujours le même système de

l'irréversibilité et de la dégradation continue. On perd toujours. On ne gagne jamais. Eh bien ce que je dis c'est que les mauvais journaux font infiniment plus de mal comme journaux que comme mauvais, la mauvaise presse fait infiniment plus de mal comme presse que comme mauvaise. Et c'est ici enfin que nous rejoignons notre Bergson : une mauvaise idée toute faite est infiniment plus pernicieuse comme toute faite que comme mauvaise ; une idée fautive toute faite est infiniment plus fautive comme toute faite que comme fautive.

(vers la fin du texte)

Que nos jouvenceaux ne se montent point l'imaginative. Bergson, et nul autre, nous a libérés de cette métaphysique du monde moderne qui entendait se présenter comme une physique. Tout ce qui sera perdu par Bergson sera repris, et instantanément, par cette métaphysique du monde moderne, par cette fautive et frauduleuse et fautive physique qui se présente avec les innocences et les limitations et censément les relativités d'une physique et qui est en réalité la métaphysique même du matérialisme et du déterminisme, du mécanisme et de l'associationnisme et de l'intellectualisme.

Dans ces immenses pesées nulle place pour des balances diplomatiques. Nulle place pour des balances de pharmacien. C'est la pesée même qui donne son poids et qui sort son plein et qui sort son effet. Et on voit bien quel est son poids, parce qu'on voit bien quel est son effet. Et on n'a pas besoin de la mettre sur une balance, on n'a pas besoin de la transporter avec des précautions et des cérémonies sur le plateau d'une balance pour savoir qu'elle est là et pour savoir quel est son poids. On la sent, on la subit, et par là on sait qu'elle pèse.

Que nos jeunesse ne s'excitent point. Tout ce qui sera perdu par Bergson sera non pas gagné par saint Thomas mais regagné par Spencer.

Et eux ils resteront ce qu'ils ont été tant de fois dans l'histoire du monde, ils resteront des spectateurs et des regardeurs et les dindons de la farce et si je puis dire des tiers exclus.

Et par les soins de nos docteurs il y aura encore de bons jours pour le gouvernement radical en France et {p. 312} pour la domination radicale en matière intellectuelle et en matière gouvernementale.

Il y aura encore de beaux jours pour le matérialisme et le mécanisme, pour le déterminisme et l'intellectualisme, pour l'associationnisme et pour Spencer.

Je n'ai rien de particulier contre Spencer. C'était un fort honnête homme. Je n'ai rien non plus contre saint Thomas. Mais enfin il faut bien mettre sur nos directives, sur nos coordonnées, les noms qu'il faut.

Tout ce qui sera ôté à Bergson ira à Spencer et non pas à saint Thomas.

Et une fois de plus saint Thomas n'aura rien. Et il n'aura personne. Et il sera comme il était et ce qu'il était il y a vingt-cinq ou trente ans, avant l'apparition de Bergson :

un grand saint dans le passé, un grand docteur dans le passé, un grand théologien dans le passé. Respecté, révérent, vénéré. Sans prise dans le présent, sans entrée, sans cette morsure qui est un phénomène si singulier, sans ce mordant qui seul compte et que nous avons commencé d'étudier en nous servant précisément de l'appareil, de l'instrument bergsonien.

(Un grand docteur considéré, célébré, consacré ; dénombré. Enterré).

Essayé et comme épuisé.

— C'est entendu, me dit-on, mais il fallait bien mettre Bergson à l'index. C'était le seul moyen d'empêcher de le lire dans les séminaires. On s'était mis à le lire dans les séminaires. Il tournait la tête à tous ces jeunes gens. Ils lisaient Bergson au lieu de lire les Pères. Ils lisaient Bergson au lieu de repasser leur théologie. Et puis vous savez bien ce que c'est que l'index. C'est seulement... Enfin ce n'est qu'une liste qui, une liste que, une liste qu'on est bien forcé... Et puis on obtient des permissions comme on veut. Et puis enfin ce n'est qu'une liste qu'il faut bien que... L'index, enfin, c'est une indication.

— Pardon, pardon, vous tombez mal : justement je ne sais pas bien ce que ce c'est que l'index. Et je vous confirme que je ne veux pas entrer incidemment dans ce grand débat de Bergson et des catholiques. J'ai idée qu'on ne peut entrer dans ce débat sans pénétrer aussitôt dans la confession et le secret du cœur. J'y pénétrerai peut-être, mais j'y pénétrerai exprès. Je ne veux rien dire aujourd'hui que de public et d'ouvert et pour ainsi dire de paroissial. Aujourd'hui et ici je pense plus au prône qu'au tribunal de la pénitence. Mettons que nous soyons dans les publications de mariages. Dans les bans. Premièrement j'avoue qu'il est vrai que je ne sais pas bien ce que c'est que l'index. Et même je ne le sais pour ainsi dire pas du tout. Et la raison en est bien simple. Au fond je ne sais que ce qu'il y avait dans mon catéchisme ; quand j'étais petit. Dans mon catéchisme il y avait le bon Dieu, la création, l'histoire sainte ; la sainte Vierge, les anges, les saints ; le calendrier, les grandes fêtes ; la prière et les sacrements ; les vertus ; le symbole des apôtres ; les fins dernières de l'homme (qui dans ce temps-là me paraissaient rudement loin), (et je n'y croyais pour ainsi dire que pour mémoire), (on avait bien le temps d'en parler) ; et les sept péchés capitaux. Il n'y avait pas l'index. Il y avait tout, les murailles de Jéricho, la baleine de Jonas, Josué, Judith, Jésus-Christ, Daniel dans la fosse aux lions. (Et depuis ce temps-là toutes les fois que je vois un Daniel, et que je pense à un Daniel, mon cher Delafarge, et toi, jeune Daniel André, je vois toujours cette image de mon histoire sainte où il y avait un Daniel dans une fosse avec des grilles. Le roi venait voir par-dessus la grille. Et il était rudement épaté, le roi. Quant à Daniel, il posait négligemment sur la croupe de ces lions un pied familier que je n'oserais pas poser, moi, sur la croupe d'un modeste terre-neuve). (Et je sais bien pourquoi). Il y avait le Saint-Esprit qui était une colombe et qu'il ne fallait pas confondre avec

la colombe de l'arche. Il y avait le bon Dieu, ou Dieu le Père, qui était un triangle. Il n'y avait pas l'index. Notre catéchisme était fait pour des petits gars et non pas pour nous autres grands hommes.

Je me représentais les vertus comme trois belles enfants de Marie et les sept péchés capitaux comme des vieux espèces d'affreux bonhommes qui faisaient la lippe, des espèces de notaires. Mais je ne me représentais pas du tout l'index, parce qu'il n'y était pas

Et aujourd'hui encore je ne me le représente pas du tout, parce qu'il n'y était pas.

Je savais très bien la différence qu'il y a entre le péché véniel et le péché mortel. Mais je n'avais aucune idée de l'index, parce qu'il n'y était pas.

Il y avait Adam et Ève, mais il n'y avait pas l'index.

— Mais si on vous en parlait, aujourd'hui, peut-être pourriez-vous vous en faire une idée.

— Je suis bien peu intelligent.

— Si tout de même on vous en parlait...

— Vous seriez bien gentils de me parler d'autre chose.

— Vous pourriez peut-être vous le représenter.

— On se représente jusqu'à douze ans, vous savez. Passé douze ans on ne se représente plus rien. Passé douze ans, on n'est plus poète.

Tout ce que je ne me représentais pas le matin de ma première communion, je ne me le représenterai jamais.

— On pourrait peut-être essayer de vous expliquer...

— Méfiez-vous de moi. Je suis vieux. J'ai la tête dure.

Je suis un Beauceron.

— On pourrait peut-être essayer de vous faire connaître...

— Ne vous y fiez pas. J'ai passé l'âge où on fait des connaissances.

— On pourrait peut-être essayer de vous apprendre...

— Tout ce que je ne savais pas le matin de ma première communion, je ne le saurai jamais.

— On pourrait peut-être essayer de vous faire comprendre...

— Vous savez, je ne tiens pas beaucoup à comprendre, moi. Je ne suis pas un intellectuel. J'aime mieux obéir que de comprendre. C'est moins fatigant. Et puis c'est plus dans ma nature.

— On pourrait peut-être essayer... de vous faire entendre...

— J'aime mieux l'obéissance. C'est une maison très bien tenue.

— On pourrait peut-être... essayer...

— J'aime bien être obéissant. Ça fait une belle journée bien pleine.

— Enfin, cet index, c'est comme des poteaux indicateurs.

— Chartres, 41 kilomètres.

— Sur une route, il faut bien qu'il y ait des poteaux indicateurs.

— Vous me prenez par mon faible. Rien n'est beau comme une belle route plate de Beauce.

— Vous voyez bien.

— Oui, si vous me parlez de route, je commence à me rendre.

— Il était temps.

— Pourvu que ça soye une belle route bien droite et bien plate, et les arbres bien alignés.

— Nous vous l'accordons.

— Et les poteaux télégraphiques bien alignés.

— C'est entendu.

— Et les fils télégraphiques parfaitement parallèles.

— Nous y voilà,

— Parfaitement balancés.

— Cela aussi.

— Je ne parle pas des caniveaux, des bas-côtés, des fossés. Tout cela comme à la parade.

— Carré comme un billard.

— Et les bornes kilométriques.

— Vous y venez.

— Et les bornes hectométriques.

— C'est tout ce que je voulais dire.

— Ces belles bornes mathématiques, la perfection même. Les grosses bornes kilométriques et les petites bornes hectométriques. Voilà une route bien jalonnée. Les grosses bornes kilométriques sont comme des grosses bonnes femmes que l'on a rangées sur le côté de la route. Les petites bornes, les bornes hectométriques sont comme leurs petites filles qu'elles auraient perdues tout le long du chemin. On pense à l'histoire du Petit Poucet, (encore une histoire que j'avais apprise avant de passer mes onze ou douze ans).

— On dirait que c'est l'Ogre qui a passé par là, ou le Petit Poucet, et qu'ils ont semé ces gros cailloux blancs pour retrouver leur chemin.

— Vous devez confondre. L'ogre, qui était un géant, aurait pu semer des cailloux énormes, mais il n'en semait pas, parce qu'il connaissait bien les chemins. Et le petit poucet, qui ne connaissait pas les chemins, et qui jetait des cailloux blancs pour marquer les chemins, et pour reconnaître par où il aurait passé, était un nain, et ne pouvait naturellement jeter que de petits cailloux. Votre hypothèse est irrecevable, car elle repose sur une confusion.

— Je vous remercie.

— Peut-être même sur une contradiction.

— Je vous rends grâce.

— D'ailleurs le texte de l'histoire du petit poucet n'est pas encore bien établi. Les manuscrits présentent beaucoup de variantes.

— Grands dieux.

— Des leçons fort différentes.

— Misère de nous.

— Et on n'en a point encore publié de véritable édition critique.

— Qu'allons-nous devenir.

— Il paraît toutefois acquis que le petit poucet marchait à travers bois et qu'il ne suivait point une route.

— Alors...

— Alors ce n'est certainement pas lui qui a semé les bornes kilométriques. Et il est bien invraisemblable qu'il les eût semées aussi exactement.

— J'allais le dire. Ces grandes routes nationales sont d'immenses rubans, des colliers déroulés, des chapelets dénoués. Et échelonnés. Des colliers linéaires, des chapelets itinéraires. Les bornes kilométriques sont les

grosses perles, les bornes hectométriques sont les petites perles. Les bornes kilométriques sont les gros grains du chapelet, les bornes hectométriques sont les petits grains. Et ça fait des dizaines et des dizaines, un immense rosaire.

— Ce sont nos pierres milliaires, mon enfant. Les routes romaines étaient ainsi jalonnées de bornes et elles étaient comme les dieux termes de la route.

— Ces belles grandes blanches bornes métriques, mon père, neuves et éclatantes de blancheur, ou ayant graduellement reçu l'injure des ans, c'est toute la mathématique et la perfection et l'exactitude. C'est l'étendue et le nombre. C'est le compte et c'est la mesure. C'est ensemble toute l'arithmétique et ensemble toute la géométrie.

Géométriques dans leur forme (taillée), dans leur alignement, et parce qu'elles mesurent et jalonnent une ligne. Arithmétiques parce qu'elles-mêmes elles sont des unités discrètes et qui se comptent.

C'est tout le problème de l'esprit humain qui s'étend tout au long de cette route, mon père. Car c'est tout le problème du continu et du discontinu. De l'espace et du point. De la géométrie et de l'arithmétique. (Et de leur mystérieuse concordance). (Et de leur mystérieuse répondance). Du mesuré et du compté. Ces bornes ponctuent cette route, mon père, et voilà un grand mystère de la raison.

Le continu, le discontinu. Le vieux mystère où l'homme est toujours ramené. Ces bornes discontinues ponctuent cette ligne, cette route continue. Tout est là.